VALENTI (Catherine), *L'École française d'Athènes*

Paris : Belin, 2006 ; 221 p. (« Histoire de l'éducation »).

Francis Prost

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/550>

DOI : 10.4000/histoire-education.550

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

Pagination : 146-148

ISBN : 978-2-7342-1117-4

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Francis Prost, « VALENTI (Catherine), *L'École française d'Athènes* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 118 | 2008, mis en ligne le 16 octobre 2008, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/550> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.550>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

VALENTI (Catherine), *L'École française d'Athènes*

Paris : Belin, 2006 ; 221 p. (« Histoire de l'éducation »).

Francis Prost

RÉFÉRENCE

VALENTI (Catherine), *L'École française d'Athènes*, Paris : Belin, 2006 ; 221 p. (« Histoire de l'éducation »).

- 1 Issu d'un travail de doctorat, ce livre se propose de retracer la création, la genèse et l'évolution du plus prestigieux et du plus ancien des grands instituts français de recherche à l'étranger, à savoir l'École française d'Athènes. Depuis l'ouvrage sur L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes, écrit en 1901 par Georges Radet, lui-même ancien « Athénien », aucune synthèse n'était venue replacer le rôle de cette institution dans l'histoire du paysage éducatif et culturel français : on ne peut que saluer d'emblée un ouvrage écrit par une historienne étrangère au milieu, dédouanée de toute complaisance ou de tout nombrilisme et soucieuse de ne pas verser dans l'anecdotique — ce qui n'a pas été toujours le cas dans le volume spécial des Suppléments du Bulletin de Correspondance hellénique de 1996, publié par l'institution à l'occasion des cérémonies de son cent-cinquantième.
- 2 Forte de quelque 300 pensionnaires depuis sa fondation par l'ordonnance du 11 septembre 1846, recrutant en moyenne deux membres pour un séjour de quatre ans en Grèce, l'École française d'Athènes fut longtemps réservée à ce que l'auteur appelle « une élite universitaire », issue des concours de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et de l'agrégation, qui séjournait en Grèce sans objectif précis sinon celui de contribuer à l'influence culturelle française dans l'Orient méditerranéen, tout en s'imprégnant d'une culture grecque in situ. Très rapidement, cependant, la célèbre maison de la rue Didot a connu une évolution et une spécialisation vers la recherche archéologique qui, sans être explicitement inscrite dans ses statuts, finit par la sauver

d'une perpétuelle et mortifère oscillation entre le dilettantisme culturel et une simple représentation diplomatique.

- 3 L'auteur organise son volume selon un plan chronologique et distingue quatre grandes phases : de 1846 à 1874, l'École française d'Athènes chercherait sa vocation ; entre 1874 et 1925, elle entrerait dans l'âge scientifique, avec la mise en place et le triomphe d'une archéologie conquérante, dont le site de Delphes reste la vitrine prestigieuse ; de 1925 à 1981, elle traverserait une période d'incertitudes, en raison des difficultés internationales, des aléas dans les carrières universitaires, des tensions dans les relations entre la Grèce et la France ; enfin, en 1981, par la redéfinition de ses missions, elle aurait vu s'étendre son champ de recherche, aurait su s'ouvrir à des horizons différents — comme l'étude de la Grèce moderne, les investigations géographiques, ou encore la recherche dans les pays balkaniques tels que l'Albanie — et aurait compris la nécessité d'accueillir des boursiers, et non plus seulement des membres. Son histoire est donc, de ce fait, liée à celle de l'archéologie scientifique, mais aussi à ces relations franco-helléniques si denses qui, dans l'Europe romantique, se nouent au moment de l'indépendance grecque et constituent une donnée essentielle des relations culturelles et politiques en Méditerranée depuis le XIXe siècle.
- 4 La principale contribution de l'École française d'Athènes à l'histoire de l'éducation a été de servir de vivier à une impressionnante cohorte de professeurs de l'enseignement supérieur, hautement spécialisés en philologie, en histoire, en archéologie ou en géographie des mondes grecs anciens et contemporains. Alors que l'École de Rome a su se réformer en profondeur en 1970 et offrir un outil scientifique de recherche historique très performant, les réformes ont davantage tardé à Athènes, et l'auteur a beau jeu de souligner la fermeture de l'École française de cette ville jusqu'aux années 1985 et aux directions d'Olivier Picard et de Roland Étienne. Largement ouverte aujourd'hui dans son recrutement et dans ses missions, elle trouve une cohérence dans le parcours des carrières professionnelles de l'enseignement supérieur, sur lesquelles elle débouche naturellement, et surtout dans ses programmes de recherche, fondés tout autant sur l'exploitation scientifique de sites majeurs comme Delphes, Délos ou Thasos, que sur des missions de prospection, d'étude et de diffusion de la connaissance érudite dans le domaine de l'Antiquité classique.
- 5 Si l'ouvrage est dans l'ensemble de très bonne tenue, on regrettera peut-être que les sources mobilisées aient très souvent été les rapports des directeurs successifs de l'École, y compris pour les périodes contemporaines, ce qui donne parfois l'impression que cette histoire est une histoire telle que la voit l'École française d'Athènes. De même, certaines expressions utilisées – à commencer par celle d'« élite universitaire » – auraient mérité quelques définitions plus précises et un minimum d'assise sociologique, d'autant plus simple à réaliser que le vivier étudié est limité. Le manque d'enquêtes directes aboutit parfois à des résultats surprenants : l'auteur s'étonne qu'un membre féminin de l'École n'ait, entre 1968 et 1969, accompli qu'une année de séjour ; or, plutôt que de laisser en suspens les interrogations légitimes sur ce parcours abrégé, n'aurait-il pas mieux valu interroger la personne elle-même, actuellement chercheuse au CNRS, qui n'aurait pas manqué d'apporter toute la lumière requise ? Sans exiger nécessairement la masse d'une enquête à la Bourdieu sur la noblesse d'État et les grandes écoles, il aurait été intéressant de connaître la base sociologique des recrutements, pour savoir si l'École, tout en produisant une élite scientifique, ne faisait que la reproduire ou jouait un réel rôle d'intégration sociale dans le monde de

l'université. Après tout, une institution ne vit que par celles et ceux qui l'animent, et l'ouvrage donne trop souvent l'impression de développer une histoire désincarnée. Enfin, on aurait aimé quelques paragraphes plus nourris sur le point de vue des non Français sur l'École française d'Athènes : outil de formation, elle est aussi un instrument de relation et, à ce titre, la place accordée aux membres étrangers dans la vie scientifique de l'École n'a pas peu aidé à la diffusion et à la réputation de la recherche française en Europe dans le domaine de l'Antiquité grecque. Quoi qu'il en soit de ces limites, ce travail mérite la considération, car il a su reconstituer une image nuancée de l'École française d'Athènes, sans exagérer sa place et son influence, sans jamais la dénigrer non plus. Catherine Valenti appelle de ses vœux des enquêtes similaires sur l'École de Rome ou sur l'Institut archéologique du Caire : on ne peut qu'y souscrire.

AUTEURS

FRANCIS PROST